

Prologue

— Attends-moi ici, je n'en ai pas pour longtemps, dis-je au chauffeur de la voiture de location.

Je vérifiai dans le rétroviseur que mon foulard me couvrait bien les cheveux, mais pas d'inquiétude : il faisait si chaud qu'il me collait au front. Dès ma descente de l'auto, l'air brûlant du désert se referma sur moi comme la gueule d'une fournaise. En plein mois d'août, la chaleur était insupportable. L'espace d'un instant, je fus tentée de remonter en voiture pour retrouver l'étreinte artificielle de la climatisation. Mais non, impossible, inutile même d'y penser. Je rajustai mon sac à main à mon épaule et me mis en route d'un pas rapide. Longeant les tombes hindoues et bahaïes, je m'approchai de la foule en train de se rassembler.

Les fosses communes, probablement. Une étendue informe d'herbe et de terreau, sans même une clôture. Les corps de milliers d'opposants politiques, tombés sous les coups des *Pasdarans*¹, avaient été entassés là, les uns sur les autres, comme des épis fauchés. Ils ne méritaient ni un enterrement ni une sépulture dans un cimetière musulman. *Zedd-e enghelab*, contre-révolutionnaires. "Pas de cérémonie. On vous fera peut-être savoir où est le corps." Les familles des condamnés

1. Gardiens de la Révolution (toutes les notes sont du traducteur).

n'avaient droit à rien d'autre. Elles apprenaient leur mort après des semaines, des mois de silence, d'incertitude, d'absence. Il en avait été ainsi pour Javad.

C'était pour lui que j'étais là. Depuis bien des années, je ne le comprenais plus, mais jamais il ne sortirait de mon cœur. Comme toute notre génération violente, déchirée par un demi-siècle de lutte idéologique pour la domination de mon pays. La noble Perse, l'Iran malheureux. Par cette étouffante journée, j'étais venue pour Javad, après que l'histoire m'avait séparée de lui. Ainsi que pour Pari, Abbas, Ali et tous les autres. Je voulais réparer des années d'incompréhension et d'absence, en finir avec les paroles de haine et retrouver d'autres mots, ceux de notre vieille amitié.

Je m'agrégeai au groupe de femmes déjà nombreuses. Marchant avec lenteur, telles des migrantes, elles arrivaient de toutes parts, les mères, les épouses et les sœurs tenant dans leur main serrée un œillet ou une rose rouge. Toutes étaient différentes, mais toutes avaient le regard fier et sans larme. Des morts tels que ceux-là se pleurent à la maison seulement.

Je reconnus au centre la femme qu'ils appelaient la Mère, la porte-parole de leur douleur. Elle se déplaçait avec peine au milieu de la foule. On distinguait sous son foulard ses cheveux blancs et rares. Soixante-dix ans, peut-être. Son fils, un ingénieur qui avait étudié en Amérique, était enterré quelque part à Khavaran.

La Mère leva lentement les bras et prit la parole. Le bruit cessa.

— Aujourd'hui, nous sommes ici pour nous souvenir. Nous le savons, le sang ne se lave pas dans le sang. Nous sommes des femmes, pas des guérilleros. Des femmes, des mères, des filles et des sœurs qui

n'ont déjà vu que trop de violence. Tuer les assassins ne ramène pas les victimes à la maison...

— Tais-toi, incroyante! Ce n'étaient pas des victimes, mais des traîtres, des *Zedd-e enghelab*, et ils devaient mourir!

La voix résonnait dans l'air tendu au-dessus de nous. Je cherchai des yeux la femme qui avait parlé. Elle était enveloppée de la tête aux pieds dans un tchador noir.

Je m'aperçus que nous étions encerclées par des femmes et des hommes du *Gorub-e fesbar*. Les forces qui attaquaient et dispersaient les manifestations étaient prêtes à passer à l'action, une fois de plus.

Nous nous serrâmes les unes contre les autres pour essayer de nous protéger, épaule contre épaule, sans vraiment savoir que faire. Me revinrent en mémoire les paroles de ma mère quand je sortais: "Shirin *joon*, ma chérie, n'y va pas, c'est dangereux." La pensée me traversa l'esprit que ce serait peut-être son tour, l'an prochain, de venir en mémoire de sa fille sur les sables ensanglantés du Khavaran.

Comme obéissant à un ordre tacite, le *Gorub-e fesbar* sortit des chaînes et des couteaux. Ils allaient frapper. Tout autour, rien que le silence et l'odeur compacte de notre peur.

Ils attaquèrent le cercle le plus extérieur. Dans la foule, ce fut la débandade. Les femmes couraient dans toutes les directions, parant les coups de pied et de poing. Les quelques hommes présents furent immédiatement rattrapés par les *lebas-shakhsi*, les agents en civil, qui les frappaient sur le dos avec leur matraque en aboyant:

— Comme ça, vous finirez bien par vous arrêter, avec vos manifestations de traîtres. Vos enfants

ne méritent aucune cérémonie. C'étaient des ennemis d'Allah et de l'Iran. Il fallait y penser avant, et leur transmettre les vraies valeurs. C'est votre faute s'ils sont morts!

Et ils traînaient à l'écart leurs victimes à demi évanouies, colorant le sable de fins ruisseaux de sang. Presque tous ceux qui étaient à terre avaient les cheveux blancs.

Une des femmes qui portaient le tchador et lançaient des pierres sur la Mère parvint à la toucher au front. Comme prise de folie à la vue du sang, elle se dépêcha de lui jeter une pluie de cailloux. Toutes les pierres du désert n'y suffiraient pas. Elle fut imitée par quelques-unes de ses camarades. La Mère resta immobile. Les pierres sifflaient autour d'elle, toujours droite comme un I.

— Lâches, murmura-t-elle, le regard fixe.

Moi non plus je ne pus faire un pas. J'étais comme paralysée par cette scène d'une violence irréelle. Une femme qui s'enfuyait me bouscula : je ne saurai jamais si elle avait voulu m'aider ou seulement me pousser, en tout cas je me réveillai d'une sorte d'hypnose. Je me mis à courir, moi aussi, derrière l'inconnue. Je voyais confusément tourner les femmes qui tombaient, j'entendais le bruit métallique des chaînes, je percevais l'odeur métallique du sang. La Mère criait maintenant, en nous traitant de lâches, mais elle était de plus en plus loin.

Je trébuchai sur une racine, tombai, me relevai. Il suffisait d'un instant pour être renversée et piétinée. Ou frappée, dans cette mêlée où se confondaient amis et ennemis. Le cœur m'était remonté dans la gorge, et il battait jusque dans mon cerveau, couvrant toute

pensée. Je courais, la gorge sèche, privée de souffle. Un homme s'accrocha à mon bras, et je me détournai aveuglément pour lui envoyer un coup.

— Madame Ebadi, c'est moi.

C'était le chauffeur. Il me porta quasi à bout de bras jusqu'à la voiture, et démarra à toute vitesse. Sans force, j'essayai la sueur qui me piquait les yeux et tentai de me calmer. Sentant le froid pour la première fois, je baissai les yeux et m'aperçus que j'avais perdu une chaussure. Je posai le pied sur mon genou : la plante, égratignée, saignait. Je vis une goutte épaisse tomber sur le tapis de la voiture et c'est seulement alors que mes plaies commencèrent à me brûler.

1

Amitiés anciennes

La première chose dont je me souviens, c'est le parfum du thé venu du haut du poêle que je n'arrivais pas à atteindre. L'eau qui bouillait dans la théière en fer pansue, puis les mains de Simin qui attrapaient vivement le pot le plus petit du meuble, au-dessus de ma tête.

— Shirin *joon*, pousse-toi que je ne fasse pas tomber quelque chose.

D'autres mains m'écartaient, tandis que Simin ouvrait la boîte de thé. Uniquement les pointes, la partie la meilleure de la feuille. Quelques cuillerées tout au plus, puis l'eau brûlante. Je regardais, fascinée, l'odorante fumée qui se libérait. Simin déposait avec précaution le petit pot sur le grand, encore à demi rempli d'eau, et le tout chauffait à feu doux.

— Ça ne doit pas bouillir, m'expliquait chaque fois Pari d'un ton professoral.

Les mains de Simin, la voix de Pari, l'arôme du thé, les murs blancs et tachés de la cuisine se referment sur moi pour former le cœur d'un chaleureux souvenir d'enfance.

J'ai grandi avec Pari et ses frères. Nos mères étaient de grandes amies depuis l'âge de cinq ou six ans.

À l'époque, elles habitaient toutes les deux à Hamadan, une ville du nord-ouest de l'Iran qui, jadis, sous le nom d'Ecbatane, a été la capitale du pays. Une amitié entre deux fillettes née d'une poignée de bons aux amandes, qui avait traversé sans encombre les années impétueuses de l'enfance, l'adolescence inquiète, deux mariages et deux déménagements. En effet, Simin s'était mariée très jeune avec Hossein, un *bazari* de Téhéran, mais cela ne les avait pas empêchées de prendre des nouvelles l'une de l'autre. Les lettres avaient voyagé avec la régularité d'un journal intime fait de confidences, de recettes et de souvenirs. Quand ma mère, s'étant mariée à son tour et ayant eu des enfants, avait déménagé dans la capitale en 1948, l'amitié entre les deux femmes s'était transformée, comme cela arrive souvent, en un lien étroit unissant les deux familles.

Mon père, Mohammad Ali, trouvait très relaxante la compagnie de Hossein, un homme au sourire facile, toujours prompt à plaisanter. Ils incarnaient deux philosophies de l'existence opposées : mon père était exigeant et pugnace, juriste par vocation, loyal et sérieux de caractère, au point de faire preuve parfois d'une rigueur que certains prenaient pour de la froideur, mais qui exprimait au contraire un sens passionné de la justice. Il nous avait élevés tous les quatre – un garçon et trois filles – absolument de la même façon, estimant qu'égalité et respect du prochain devaient primer au sein de la famille. Il avait de grands idéaux qu'il observait avec cohérence et qu'il nous avait inculqués à tous. Il était en effet convaincu que l'on ne pouvait se dispenser de participer à la vie civique et politique du pays. Quel qu'en fût le prix.

Hossein, tout en étant un homme droit et honnête, montrait une attitude plus conciliante. Ayant hérité de son père un commerce de tapis situé en plein cœur du bazar, il le dirigeait avec son frère cadet Nader. Cette activité leur permettait à tous les deux de vivre décentement, mais pas de s'enrichir. Eussent-ils été un peu plus entreprenants, ils auraient pu se lancer dans l'exportation, à l'instar d'autres commerçants iraniens, en des temps favorables où la demande d'objets exotiques était très forte en Europe comme en Amérique. Mais Hossein aimait profiter de la vie, et jugeait que son temps libre était sacré. Lui aussi s'efforçait de ne pas marquer de différence entre ses enfants, qu'il s'agisse de leur éducation ou de la façon de les diriger vers la vie adulte. Certes, il espérait que les garçons choisiraient de lui succéder au bazar, et il ne doutait pas que Pari se marierait et aurait des enfants. Mais il essayait de leur apprendre la tolérance. Il avait rencontré trop de monde et entendu trop d'histoires pour souffrir de cette maladie qu'est l'étroitesse d'esprit. La rencontre d'autrui représentait pour lui une véritable passion, qu'il cultivait jusque sous son toit. Il affichait fièrement son sens de l'hospitalité et nouait facilement des liens d'amitié avec des gens de toutes sortes qu'il invitait à sa table, ravi d'entendre de nouveaux récits. Pour lui, c'était comme voyager, respirer l'atmosphère de pays lointains qu'il ne visiterait jamais. Simin le secondait volontiers. Elle cuisinait avec générosité, même quand elle n'attendait pas d'invités, sachant avec certitude que son mari ne manquerait pas de ramener un convive disposé à faire honneur à ses plats.

En dépit de ces différences, mon père et Hossein avaient tissé une amitié paisible. Durant les longues

soirées à la maison du *bazari*, ils aimaient s'asseoir après le repas sur des coussins brodés près de la fenêtre d'angle. Les femmes se tenaient dans la cuisine et nous autres, les enfants, avions l'interdiction absolue de déranger les discussions de nos pères, qu'elles soient ardentes ou paisibles. Ils parlaient politique, inflation, prix de gros et droit commercial, sujets que mon père abordait en expert. Je pense aujourd'hui qu'il s'agissait d'une phase préparatoire, d'une sorte d'échauffement destiné à prolonger l'attente, et donc l'agrément, de leur loisir préféré : le backgammon. Car, après avoir bavardé un peu, Hossein dégainait avec ponctualité une magnifique boîte en bois sculptée contenant le jeu de *takteh-nard*. Son père l'avait achetée quand il faisait ses premières armes de jeune négociant. Extérieurement, elle ressemblait à un échiquier ; à l'intérieur, le bois était creusé de renforcements permettant de ranger les pions clairs et sombres. Hossein installait entre eux la table basse d'ordinaire poussée contre le mur puis, avec une lenteur étudiée, ouvrait la boîte qui contenait les pions finement ouvragés, polis à la cire par Simin, brillants comme des bijoux sur leur écrin de velours. Le cérémonial d'ouverture inspirait à chaque fois à mon père la même exclamation :

— Des objets aussi beaux, on n'en voit pas souvent !

C'est seulement alors qu'ils s'immergeaient dans d'interminables parties. Pendant des heures, on entendait résonner le claquement sec des dés, le bruit du bois frappant le bois lorsque les deux hommes déplaçaient adroitement leurs pions. Ainsi que des moqueries féroces destinées à "démoraliser" l'adversaire.

— Si tu veux, je te laisse réfléchir le temps d'aller me faire un thé, se hâtait de dire mon père dès qu'il voyait

la main de Hossein hésiter une seconde au-dessus d'un pion.

— C'est une excuse pour déclarer forfait parce que tu sais que tu ne peux pas gagner? répliquait Hossein.

Je devais me rappeler des années durant ces prises de bec si caractéristiques de leur jeu et de leur solide amitié. Et je devais pleurer une époque où les murs de cette maison heureuse ne connaissaient d'autres "conflits" que ces piques amusantes.

*

Le mariage de Hossein et de Simin fut bientôt béni par la venue d'un fils, Abbas. Dès son jeune âge, l'enfant se montra vigoureux et plein de santé: il pesait plus de quatre kilos à la naissance, gigotait pendant des heures, pleurait deux fois plus fort que les autres bébés et, fait insolite chez un nouveau-né, possédait une épaisse chevelure très sombre. Il ne devait pas changer en grandissant: aux cheveux, toujours aussi noirs et épais, vint s'ajouter une barbe qui répandait sur ses joues brunes une ombre bleutée, et devenait inextricable s'il restait plusieurs jours sans se raser. C'était un garçon de grande taille, robuste, voire imposant, doté d'un visage toujours empreint de sérieux, du fait peut-être de son teint foncé. Hossein était fier de ce premier-né qu'il aimait à la folie. Abbas lui retourna cet attachement avec la même affection, tout en s'efforçant de lui ressembler chaque jour davantage. Il avait hérité de son père l'honnêteté et un profond amour pour sa famille, mais ni la jovialité ni le goût de la plaisanterie. Les rares fois où je vis son visage s'ouvrir sur un sourire, presque malgré lui, je me souviens qu'il semblait

devenu autre, comme si ses traits secs s'étaient subitement adoucis.

Abbas ne demandait qu'à avoir sous ses ordres une ribambelle de frères et de sœurs à instruire et à protéger, mais il fallut sept ans de douloureuses fausses couches et d'inutiles pèlerinages propitiatoires avant que n'arrive Pari, celle qui était destinée à devenir une de mes amies les plus chères. Puis, en 1950, naquit le deuxième fils tant attendu, Javad – selon ma mère le plus bel enfant qu'elle eût jamais vu. Le plus têtard aussi, ajoutait Simin qui avait dû le porter deux semaines au-delà du terme, Javad ne donnant aucun signe d'une quelconque envie de sortir. Quand enfin il se décida, il se fit aussitôt pardonner en présentant deux petites joues bien roses et bien pleines, sans même une ride de nouveau-né et, sur le sommet du crâne, une touffe de duvet espiègle.

Indépendant et agité dès son jeune âge, Javad était consumé par une curiosité vorace, incapable de rester avec les autres enfants dont les jeux avaient tôt fait de l'ennuyer. À quatre ans, quand Hossein s'asseyait dans son fauteuil pour lire le journal, Javad s'appuyait sur ses épaules et l'écoutait articuler les syllabes d'un ton monocorde. Il comprit très vite le mécanisme caché derrière les dessins sinueux des lettres et, au bout de quelque temps, il récitait les mots à l'oreille de son père bien avant que celui-ci n'ait fini de les lire.

Dans sa hâte de grandir, Javad méprisait la compagnie des enfants de son âge, préférant se faufiler dans les jambes des adultes. Hossein avait beau le réprimander et le remettre à sa place, surtout en présence d'invités, c'était peine perdue ; Javad continuait de suivre les discussions des grands et n'hésitait

pas à poser des questions quand quelque chose lui échappait. Simin le grondait et le punissait, mais dans le secret de son cœur elle était fière d'avoir un fils intelligent – et beau en outre, car Javad, avec son teint doré, ses grands yeux intenses de guerrier perse, son généreux débraillé, faisait l'envie des autres mères. Son arme fatale était son sourire ; il révélait des dents blanches, parfaites, qui illuminaient son fin visage comme un éclair. Il avait conscience de son charme et apprit vite à en jouer pour obtenir ce qu'il voulait. De ses parents, surtout, mais également de Pari, de moi aussi, ou encore de mes sœurs, car toutes nous avions fait de lui notre chouchou.

Il avait un tel toupet qu'il parvenait même à se glisser dans les parties de backgammon de son père. Au début, il s'accoudait silencieusement au bord de la table et observait le jeu avec attention ; puis il se permit de commenter les actions par des sifflements qu'il essayait vite de dissimuler sous des quintes de toux. Quand finalement il demanda à mon père "l'honneur de le mettre au défi", celui-ci, plutôt amusé, accepta et, dans l'espace de quatre minutes, mit l'adversaire en déroute, non sans ressentir un peu de culpabilité à la vue de sa déception. Javad ne rendit pas les armes, priant mon père de lui accorder sa revanche. Une nouvelle fois il fut battu, mais il revint à la charge à la première occasion, jusqu'à ce que cela devienne une habitude ; pour mon père aussi, qui acceptait ce challenge "mineur" en marge des batailles contre son vieil ami Hossein. Il renonçait seulement aux altercations verbales, car il aurait eu honte de provoquer un jeune garçon.

Un soir, alors que Pari et moi étions enfermées dans sa chambre à discuter de questions fondamentales

– comme la dernière mode venue de Paris –, un cri dans le salon attira notre attention. Nous accourûmes pour trouver un Javad rayonnant de joie auprès de la petite table de backgammon. Un coup d’œil à la disposition des pions, un autre au sourire indulgent de mon père – j’avais compris : Javad venait de gagner.

Comme nous rentrions chez nous, je ne pus me retenir :

— Javad était très content. C’est vraiment généreux de ta part de l’avoir laissé gagner.

Mon père me regarda à la dérobée, et dit après une courte hésitation :

— Shirin *joon*, je ne l’ai pas laissé gagner.

Il ajouta, se parlant à lui-même :

— Ce garçon fera du chemin... S’il arrive à dompter ce tempérament rebelle qui est le sien, et s’il y a une justice en ce monde, il fera du chemin.

De nombreuses années plus tard, je devais me rappeler cette soirée chaude et lointaine au cours de laquelle Javad avait découvert l’ivresse de combiner la chance et la stratégie pour parvenir à la victoire. Je ne savais pas encore que la partie qu’il aurait à jouer avec la vie serait autrement plus difficile.